

Surseoir au rendez-vous des choses

Silvia Baron Supervielle, *L'Eau étrangère*, poèmes, Paris, José Corti, 1993, 104 pages.

Silvia Baron Supervielle, *Le livre du retour*, récit, Paris, José Corti, 1993, 242 pages.

Anne-Marie Fortier

Volume 36, numéro 2 (212), avril 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortier, A.-M. (1994). Compte rendu de [Surseoir au rendez-vous des choses / Silvia Baron Supervielle, *L'Eau étrangère*, poèmes, Paris, José Corti, 1993, 104 pages. / Silvia Baron Supervielle, *Le livre du retour*, récit, Paris, José Corti, 1993, 242 pages.] *Liberté*, 36(2), 146-154.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

POÉSIE

ANNE-MARIE FORTIER

SURSEOIR AU RENDEZ-VOUS DES CHOSES

Silvia Baron Supervielle, L'Eau étrangère, poèmes, Paris, José Corti, 1993, 104 pages; Le livre du retour, récit, Paris, José Corti, 1993, 242 pages.

Née en Argentine, Silvia Baron Supervielle traverse l'Atlantique en 1961, s'installe en France, et reprend, aux environs de 1973, l'œuvre commencée en Argentine. Depuis, outre de nombreuses traductions¹, elle a donné sept recueils de poèmes et deux récits écrits directement en français².

Dans *Le Livre du retour*, comme dans *L'Or de l'incertitude*, la narratrice confie au personnage la responsabilité du sien : elle est rêvée et regardée *depuis* le récit. Le personnage a pour tâche de maintenir le songe, de faire durer la présence du narrateur. Aussi l'omniscience de la narration est-elle parfois l'apanage du premier — ou

1. Silvia Baron Supervielle a notamment traduit, vers l'espagnol, le théâtre et *Les Charités d'Alcippe* de Marguerite Yourcenar et, vers le français, Alejandra Pizarnik (*Les Travaux et les Nuits*), Borges (*Les Conjurés*), Macedonio Fernández (*Elena Bellemort* et *Papiers de Nouveauevenu et continuation du Rien*, José Corti, 1990 et 1992).

2. Parmi d'autres, *L'Or de l'incertitude* (récit, José Corti, 1990) et *Le Mur transparent* (poèmes, Thierry Bouchard, 1986) et *Lectures du vent* (poèmes, José Corti, 1988).

à tout le moins est-elle partagée entre le narrateur et le personnage — chargé de projeter son rêve dans l'intervalle qui les sépare. Les coupes que Silvia Baron Supervielle opère dans la vie de son narrateur font de ce dernier la projection de ses personnages qui, dès lors, le font advenir. Volontiers, Silvia Baron Supervielle écrit ce que nous appellerions sa *gravitation fascinée* dans la nébuleuse Borges-Fernández, elle s'inscrit à leur suite, à l'ombre et à l'écart de leur œuvre, et trace, d'une certaine manière, sa propre filiation littéraire. Les thèmes de la mémoire et du rêve, l'importance de la lecture faite par les protagonistes n'ont de cesse de faire résonner les œuvres de Borges et de Fernández (voir *Musée du roman de l'éternelle*, Gallimard, 1993). Le personnage du récit pourrait être cet homme des « Ruines circulaires » de Borges qui « voulait rêver un homme : il voulait le rêver avec son intégrité minutieuse et l'imposer à la réalité³ ».

Il n'y a de récit que projection d'une lecture si intensément vécue qu'elle est en fait le récit de l'imaginaire auquel s'est fondu l'enfant qui lisait. La narratrice du *Livre du retour* se fond à la jeune Gloria du livre d'estampes qu'elle lit avant d'aller dormir. Le narrateur de *L'Or de l'incertitude* effectue le retour vers la côte quittée par son aïeul et devient le *récitant* en filigrane du voyage de Magellan. *L'Or de l'incertitude*, en effet, emprunte le récit du voyage de Magellan effectué entre 1519 et 1522, celui qui devait démontrer la sphéricité de la Terre. Choisis précisément dans la partie où Magellan arrive au sud de l'Amérique, dans ce qui semble une clôture de la mer, les extraits intercalés dans le récit, tantôt en français, tantôt en italien, constituent pour

3. J. L. Borges, *Cœuvres complètes*, tome I, préface de l'auteur, édition établie, présentée et annotée par J.-P. Bernès, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1993, p. 476.

l'enfant, prénommé Antonio comme le scribe, la lecture de chevet qui le fera rêver de départs et de voyages et la narration *par anticipation* et à rebours du voyage qu'entreprend l'adolescent qu'il deviendra, contemporain « narratif » de l'enfant.

L'impossibilité de revenir là où nous puisons une origine confine à l'inconnu et au rêve : « Je consentis à l'inconnu. Je ne possédais désormais d'autre commencement que celui-là. » Puisque la narratrice ne peut être en même temps des deux côtés de soi, être tout ensemble celle qui se projette dans le futur et celle qui repense à son passé, le seul espace sur lequel peut désormais s'ouvrir le récit est l'intervalle situé entre la jeune femme et celle qui écrit. Il s'ouvre sur ce qui subsiste des rêves de la jeune femme laissée sur la côte, sur ce que « la lumière [en] a ravi », sur les rêves encore, élaborés sur le bâti du livre d'estampes.

*

Commensurables entre eux toutefois, les récits et la poésie de Silvia Baron Supervielle donnent à penser qu'ils s'arriment de part et d'autre d'un même cœur : n'« être que le battement / qui projette sans répit / l'image et la reçoit⁴ ». Cependant que la poésie aurait pour tâche d'intimer à l'écriture la forme d'un visage, les récits tenteraient de rendre intime ce visage. Poésie et récits, chez Silvia Baron Supervielle, sont saillie et plaine d'un même lieu, celui de la mémoire et de la resaisie de soi ; d'un versant à l'autre, il y aurait l'alternance, les fluctuations de la patience. La poésie serait l'impatience qui borde les récits.

4. *Lectures du vent*, p. 51.

Mais, par cela même, la poésie est aussi ce qui empêche le récit⁵. Le récit, la prose pour Silvia Baron Supervielle, est une manière de venir vers soi : elle est incertitude, tâtonnements et reprises, *approche*, au sens plein du terme. Or la forme et le mouvement de la prose sont retenus de se déplier, de s'ouvrir à eux-mêmes par les impatiences de la poésie, retenus par elle de consentir au temps. Une prose empêchée d'être *prose* par l'irruption de la poésie, et d'autant plus belle, semble-t-il, d'être empêchée.

*

Sortir du rai de la lumière, s'écarter du fol en-avant du temps : comme un sentier qu'on emprunterait, l'écriture est une échappée permettant d'aller, en éclairé, s'apercevoir :

*je vais
pour ne pas
m'attendre*

*je viens
d'avance
m'atteindre⁶.*

Si tant est que la vie dessine un cercle, l'écriture est un raccourci, une manière de « surseoir au rendez-vous

5. Cet empêchement expliquerait peut-être la réserve d'Hector Biancotti à la parution du *Livre du retour* : « Il y a pudeur à franchir, écrivait-il, dès qu'il est question de broser des personnages, de "raconter" une histoire, une vie » (« Le langage du silence », *Le Monde*, 16 avril 1993). Biancotti reconnaissait, dans cette pudeur, le propre de la poésie.

6. *L'Eau étrangère*, p. 29.

des choses », de couper dans la circonférence : « Un de ces jours nous arriverons. Une de ces nuits. Entre-temps on gagne du terrain⁷. » Il n'est que de se devancer soi-même, de tromper l'attente sans pourtant la faire dévier : « Nous attendions hier et nous attendons aujourd'hui. L'attente se rejoint⁸. »

L'écriture permettrait de se retourner et de se saisir, dépris du passage du temps et offert à la réflexivité immobile. « Ce geste que je fais inaugure un intervalle⁹. » Cette dispense accordée, il devient possible d'aménager l'espace : « on écarte les objets, les vides ; on trace dans les vides des plans, des coupes, des césures¹⁰ ». L'intervalle ainsi ouvert est l'espace réflexif de l'écriture. Réflexion aperçue dans la vitre devenue miroir, le soir venu, image de soi que déforme le miroir. Faire durer la lumière qui éclaire alors son propre passage, demeurer dans l'intervalle et le maintenir :

*Tant que
ce rêve
rôle*

*je dure
debout¹¹.*

Ne pas écrire, ce serait laisser les jours à leur place, les céder à l'espace quitté et être le point ultime d'un aboutissement, mais aveugle, sans qu'il soit possible de se saisir et de se ressaisir hors du cours capricieux des

7. *Le Livre du retour*, p. 141.

8. *Ibid.*, p. 146.

9. *Ibid.*, p. 12.

10. *L'Or de l'incertitude*, p. 244.

11. *L'Eau étrangère*, p. 95.

images que fait surgir le temps qui les emporte aussitôt et les remplace par d'autres.

Partir vers soi sans bouger, à partir de soi, de loin, parce que le voyage de retour n'est permis qu'intérieurement.

*à l'aller ou
au retour*

*je n'aborde
que l'eau
du port resté
sur place¹².*

À tort projetons-nous de traverser la mer ; nous sommes ancrés en son centre, « la surface miroitante nous regarde. À toute heure on se heurte à ses miroirs qui changent de place et qui sont simplement nous-mêmes. De sorte que l'on se heurte contre soi, contre la forme fuyante, introuvable de soi¹³ ».

Le soir qui vient projette l'ombre du dehors dans la pièce : « Là-bas est entré en possession des choses immédiates telles que la table, la chaise, la poignée de la porte¹⁴ ». Toute chose est désormais inaccessible, recouverte d'ombres dont le foyer est ailleurs, derrière « la vitre intangible qui s'intercale en tout lieu ». Veut-elle saisir ces visions, qu'elles se retirent ou se donnent pour ce qu'elles sont, chimères, ombres fugitives : « Ici reste / à jamais / en dehors / de moi¹⁵ ».

12. *Lectures du vent*, p. 16.

13. *Le Livre du retour*, p. 192-193.

14. *L'Or de l'incertitude*, p. 269.

15. *L'Eau étrangère*, p. 98.

Double foyer de la mémoire, le passé et le présent, tournés vers l'intervalle, sont comme deux « yeux trop / proches séparés » et l'écriture est une corde tendue d'ici là, entre le dehors et le dedans, le passé et le présent.

La vitre, comme un mur, s'interpose entre le poète et le dehors, entre le poète et les mots qu'il cherche :

*rien que départ
et retour d'un papier planeur
qui heurte
des fois dévale
le mur sans bruit¹⁶.*

Tant bien que mal, allier l'ombre à la lumière, « avancer peu à peu / en dégagent la trace / du rêve qui rôde / au bord chancelant / en la liant à l'ombre / réelle en poussière¹⁷ », tenter de revêtir le silence, de l'emplir, de l'occuper avec des mots. Par intermittence, le poète a déjà entendu cette voix qu'il cherche, ce fut « parfois le geste infini / d'un bras levé sans mots¹⁸ » qui « cède à l'air le départ » et « le mot perd sa parole / ouverte brève au bout / du geste vaincu¹⁹ ».

Les mots ont le regard de quelqu'un qui s'apprête à partir, ils disparaissent dans l'allée comme on tente de s'en saisir : « Aucun cordage n'enlacera / à la volée la distance²⁰ ». Quelque chose, par moments, emporte le poète « au centre de la route / véloce vide », mais le « laisse peu à peu / comme la borne / au bord ».

16. *Le Mur transparent*, p. 10.

17. *Ibid.*, p. 31.

18. *Ibid.*, p. 37.

19. *Lectures du vent*, p. 78.

20. *Lectures du vent*, p. 77.

*

« Il se pouvait que le manque de souvenir eût engendré le manque d'histoire²¹ », que le fragmenté ou l'impossibilité de faire se rencontrer les personnages soit le signe même du souvenir parcellaire. Ni histoire ni personnages, hormis ceux du songe, ne seront racontés. Il s'agira de maintenir ouvertes les brèches comme les passages de la mer qui ouvrent sur une autre mer, « démontrer que le passage existe », tout comme Magellan ; non pas atteindre la terre, mais induire l'éloignement, garder, avec des « leviers légers », la porte ouverte pour l'ombre qui nous visite.

Le cœur se fatigue de « perdre tant de choses, de faire provision de tant d'autres, de ne pas trouver à nommer quelques-unes, à les réparer, à leur rendre justice ». Saisir les visions, orienter le rêve, chercher les traces de son histoire alors même que les mots et les images se dérobent ; piéger, traquer les bribes et les fragments qui se présentent, suivre leur trace quand le simple chemin de la circonférence assure cette mort de près en près, cette réappropriation lente de son enfance avant que le cercle ne se referme, font douter par moments du mouvement même qui porte l'écriture :

Je compris que rien n'appartenait à personne, pas même les remémorations, que les objets étaient promis à être restitués à leur matière (...). J'ai compris qu'en recevant ces prêts, le long des jours, il valait mieux les rendre. Qu'il fallait aussi rendre les jours²².

21. *Le Livre du retour*, p. 196.

22. *L'Or de l'incertitude*, p. 268.

Rien ne distingue le passé du présent, l'ombre est dépositaire d'un temps unanime, et le voyage comme le songe sont réels. Le passé habite le présent, il est l'ombre que projette le soleil couchant sur l'immédiat et qui prend possession des choses. Le songe aura la trame de notre désir, nos souvenirs seront ceux que nous inventerons : « Dorénavant, il n'est plus nécessaire de s'approcher, mais simplement de venir, ce qui se parachève de soi-même »,

Il fallait simplement se tenir quiet et suivre des yeux les rails, d'abord d'un côté, ensuite de l'autre. Les yeux revenus au centre, nous étions alors l'allée et la revenue : l'horizon partait de nous et revenait à nous²³.

23. *Le Livre du retour*, p. 231.